

**CERTAINS, POUR NOUS EXPLIQUER LES AFFECTIONS MENTALES,
NE NOUS DISTILLENT QUE LES PRODUITS DE LEUR SEULE IMAGINATION,
(un soi-disant "savoir" qui, en majeure partie, se résume à leurs CROYANCES);
AU BÉNÉFICE VÉRITABLE DE QUI PRÉTENDENT-ILS DISCOURIR?**

*"Majorem fidem homines adhibent iis quæ non intelligunt."
(Les hommes accordent plus de foi à ce qu'ils ne comprennent pas.)*

Montaigne, Essais III, XI.

*"Cupidine humani ingenii libentius obscura creduntur." Tacite, Histoires, I, 22
(Les hommes sont ainsi faits qu'ils croient plus volontiers ce qui leur semble obscur.)
in Montaigne, ibid.*

*"Nevertheless, most findings on etiologies are correlational in nature,
not permitting direct, precise, immediate molecular evidence of primary causality.*

But then that is the case for all psychiatric disorders."

Russell A. Barkley, Ph.D.: "Child psychopathology", p. 111.

New York, Guilford Press 2003, ISBN 1-57230-609-2

Parmi l'ensemble des praticiens de leur(s) profession(s) (*ou de leur art?*), nos psychologues et nos psychiatres francophones sont encore bien trop peu nombreux qui, comme le Professeur **Russell A. Barkley** (*spécialiste US réputé de l'ADHD*), reconnaissent aussi franchement que lui que toutes les affections psychiatriques n'ont, avec les événements et circonstances qui les entourent à distance lointaine ou proche dans le temps, que des liens de **corrélation**.

Les **corrélations**, dans le langage des scientifiques et des statisticiens se préoccupant de "santé", ce sont, mais cette fois dans le parler du grand public et dans son esprit, seulement ce que "les gens", dans la vie banale de tous les jours, ont pour habitude de prendre à tort pour des causes produisant des effets, mais qui ne sont en réalité que des **coïncidences**. Celles-ci parfois peuvent être systématiques en apparence (*et des naïfs alors croient pouvoir les présenter comme "révélatrices"*), ou bien encore elles peuvent être visiblement fortuites (*mais dès lors, peut-être les mêmes naïfs les qualifieront-ils souvent de "suggestives" ou "suspectes", ce qui conviendra surtout à des esprits particulièrement, voire maladivement soupçonneux*).

Certains rêveurs imaginatifs, crédules amateurs de surnaturel et de "paranormal", aussitôt s'empressent de chercher et pensent trouver dans ces coïncidences, toutefois sans s'embarrasser de la moindre preuve tangible, les liens immédiats de cause à effet que, d'avance, ils espèrent et s'attendent à y voir, là où en réalité ces liens directs n'existent pas (*comme, entre autres exemples extrêmes, certains autrefois ont pu croire que le chant du coq ferait se lever le soleil, que les phases de la lune influenceraient le cycle menstruel féminin; ou mieux, pourquoi ne pas croire aujourd'hui encore que le son du sifflet du chef de gare suffirait à lui seul à ébranler et mettre directement en marche la locomotive sur le départ, que les ombrelles des estivants - ou leurs lunettes aux verres fumés - sont responsables des coups de soleil qu'ils encourent et même subissent? etc., etc.,. On pourrait prolonger indéfiniment pareille liste d'exemples [ici bien sûr choisis], délibérément caricaturaux d'erreurs diversement absurdes*).

La citation en anglais en tête du présent article (extraite d'un ouvrage collectif rédigé par des sommités mondialement reconnues), est assez claire et proche du français pour qu'il ne soit pas nécessaire de la traduire dans notre langue. Elle rappelle opportunément une vérité très générale à tous ceux qui semblent s'efforcer de l'ignorer et/ou de l'oublier (et semblent aussi y parvenir sans trop de peine):

les causes réelles (précises) d'une majorité des affections mentales, même de celles-là qui sont les plus fréquentes et les plus sévères, en fait ne nous sont pas encore connues.

Avant de dénoncer [*encore!*] une fois de plus la **confusion systématique, paralysante, pétrifiante, stérilisante et, pour tout dire toxique** à l'encontre de tout progrès véritable, cette confusion que la plupart de nos "professionnels de la Santé Mentale" entretiennent obstinément **entre psychologie intuitive et psychiatrie**, je rappelle à nouveau qu'il n'est question sur le site de mens-sana.be **que des psychoses**. Ce sont des affections chroniques, dont les psychiatres

de plus en plus nombreux à la suite des neuroscientifiques, finissent aujourd'hui par admettre qu'elles résultent d'altérations **organiques** (c.à.d. matérielles, physiques, **biologiques**) [très généralement] précoces du cerveau, altérations dans lesquelles les **anomalies génétiques** jouent un rôle important (ce qui veut dire, ne l'oublions surtout pas, que si les altérations géniques correspondantes [des gènes, de l'ADN] sont bien **héréditaires**, les manifestations éventuellement visibles de ces anomalies - les "**phénotypes**" - , ne sont pourtant pas, quant à elles, nécessairement **héritées**, c.à.d. qu'elles n'apparaissent pas toujours comme telles chez les descendants directs de leurs porteurs).

A la différence des psychoses, qui sont des affections mentales chroniques relevant de la neurologie et de la neuropsychiatrie, les **problèmes psychologiques**, séquelles persistantes d'expériences traumatisantes, ou très opprimantes ou encore étouffantes vécues précocement et parfois des années durant, ces problèmes, si pénibles soient-ils n'entraînent heureusement pas obligatoirement de lésions cérébrales structurelles irréversibles, surtout si on s'efforce d'y remédier à temps par des psychothérapies et des changements éventuels du mode de vie, c.à.d. par une rééducation entreprise aussitôt que possible. Ces problèmes psychologiques (conséquences des circonstances vécues au cours du développement cérébral pendant l'enfance et l'adolescence) peuvent donc, en principe, être résolus par les psychologues mettant en œuvre des psychothérapies correctrices et conseillant l'entourage des enfants et adolescents réputés "difficiles" ou "à problèmes" dont on craint qu'ils ne se rendent très malheureux, voire qu'ils ne "tournent mal" en devenant des adultes.

Malheureusement, les "**problèmes**" **psychologiques** d'une part, et les **troubles (ou "désordres") psychotiques débutants** d'autre part, se manifestent sous des apparences qui très souvent peuvent fort se ressembler entre elles et dont le grand public non averti et non instruit n'est que rarement capable de bien distinguer: **1)** ce qui n'est que de la simple "psychologie plus ou moins dévoyée" (suite à un mauvais apprentissage ou conditionnement), c.-à.d. des "traits de caractère", des réactions, susceptibilités et états d'humeur excessivement exacerbés ou au contraire exagérément affaiblis, des comportements inhabituels mal adaptés (maladroits) aux circonstances bien que **passagers et corrigibles**, tout cela prêtant à confusion avec **2)** des troubles en apparence de même nature que les précédents, mais par contre beaucoup plus sérieux et sévères parce que **durables et rebelles à toute éducation**, au point d'être **incompatibles**, par exemple avec une vie familiale harmonieuse, ou avec un parcours scolaire sans [trop d'] histoire(s), ou encore avec une activité professionnelle stable ou même avec une vie relationnelle sociale raisonnablement exempte de difficultés majeures.

Pour ma part, je suis persuadé que cette confusion entre psychologie et psychiatrie devrait être vigoureusement combattue par une information élémentaire de vulgarisation permanente et surtout **correcte** (!), tenant compte de l'état actuel des connaissances scientifiques portant sur un certain nombre d'aspects caractéristiques de la psychologie quotidienne "normale".

Par "psychologie normale", j'entends celle que je crois fondamentale, commune et propre à l'ensemble de l'espèce humaine et qui en est caractéristique, quelles que soient les ethnies, leurs "cultures" et les territoires géographiques qu'elles occupent: cette psychologie humaine universelle qui nous **rassemble et que nous partageons** tous sans même y penser, plutôt que toutes ces "psychologies culturelles" particulières imaginées, folkloriques, vues surtout au travers des coutumes et des idiomes différents, ces représentations dites "identitaires" et sur lesquelles on s'appesantit avec plus ou moins de complaisance (pour les admirer ou pour les décrier), pour faire remarquer leur soi-disant originalité - *pour exalter la richesse de la diversité culturelle!* - et pour, en fin de compte, ne parvenir qu'à engendrer, à encourager et flatter nos diverses illusions d'éventuelles supériorités (ou infériorités!) respectives, à susciter d'apparentes oppositions et incompatibilités (ethniques?), c.-à.d. tout en nous **divisant plutôt qu'en nous unissant, et en suscitant les affrontements** entre communautés, sous couleur de compétitivité et d'émulation prétendument souhaitables (en bref: *diviser pour régner et dominer*).

Une information et une instruction élémentaire (rudimentaire et limitée) des fondements émotionnels et irrationnels de la psychologie et de la morale devraient (du moins à mon humble avis), être dispensées très largement à tous les niveaux d'enseignement scolaire, bien sûr en adaptant cet enseignement à l'âge des enseignés: il n'est évidemment pas question dans mon esprit de tenter de transformer chaque individu en un psychologue professionnel! Mais, en commençant par instruire de la sorte et assez tôt (tout en évitant soigneusement le piège bien trop fréquent d'une approche prématurée de l'étude nécessairement abstraite des philosophes), on pourrait toutefois espérer faire plus précocement œuvre d'éducation intuitive et mieux faire **prendre conscience** à tous et à chacun de nous des **relations étroites existant entre les émotions** (qu'on doit pouvoir précocement apprendre à reconnaître, identifier, maîtriser et contrôler) et la **rationalité** (qu'on doit pouvoir faire naître, développer, entretenir et préserver, souvent en dépit des émotions). Cette prise de **conscience** permanente est, j'en suis convaincu, la base

indispensable sur laquelle repose le **respect des autres comme de soi-même**, mais elle me semble actuellement partout dangereusement menacée d'extinction. Cette disparition annoncée s'accompagne de l'apparition de la violence et de son inexorable montée en puissance que l'on peut constater un peu partout dans le monde, à tous les niveaux dans nos sociétés...

Une information élémentaire de vulgarisation correcte (*basée sur des preuves reconnues et non sur de l'imaginaire fantasmatique!*) sur les affections mentales chroniques devrait être, elle aussi, certes non pas systématiquement enseignée à tous, mais au moins être généralement et **facilement accessible en tout temps et à toute personne [adulte] qui s'y intéresserait**, sans qu'il faille pour cela organiser (*improviser*) sporadiquement l'une ou l'autre soi-disant "journée d'étude" ou de "promotion" (*et avec PAF de rigueur!*) consacrée à telle ou telle affection qualifiée de "psychique".

En effet, pareilles journées "d'étude" ne peuvent en réalité porter d'étude que le titre, ce qui n'est pour ainsi dire qu'un nom usurpé et trompeur qui ne devrait pourtant guère tromper personne, car que peut-on réellement espérer y apprendre? (*Qu'imagine-t-on pouvoir utilement "étudier" sur ces sujets difficiles d'étendue et de diversité illimitées que sont les affections mentales, rien qu'en y consacrant très occasionnellement une journée de huit petites heures maximum, alors que de véritables chercheurs de tous pays - bien sûr absents de ces réunions purement publicitaires et d'affichage ostentatoire de "bonne conscience" dans notre petit pays! - s'évertuent à cette étude sans interruptions depuis des décennies?*).

Chez nous, ces "journées d'étude" fort vraisemblablement assurent surtout la promotion personnelle des orateurs (**intéressés**) qui y prennent la parole (*et elles font accessoirement la "pub" des firmes pharmaceutiques dont le soutien financier leur est indispensable*), bien plus qu'elles ne contribuent à l'amélioration des soins et des conditions de vie des malades mentaux. On ne peut pas non plus espérer de pareilles "journées" qu'on s'y instruisse réellement. Ce ne sont là que des sortes de parodies (*pour amuser la galerie*) sans vraies conséquences ni lendemains.

Ce sont des parodies de ce que font, bien plus sérieusement de leur côté, les personnes courageuses beaucoup plus discrètes et modestes qui souscrivent, par exemple, un abonnement de quelques séances hebdomadaires ou mensuelles à l'un ou l'autre cours d'une "université populaire" ou d'une association caritative d'amateurs bénévoles et d'anciens professionnels retraités (*tous personnellement bien motivés, désintéressés cette fois, et de bonne volonté*) œuvrant pour la "remise à niveau de notions élémentaires". Dans ces derniers cas contrastant avec les "journées événementielles psys", il s'agit de dispenser et d'acquérir très concrètement et utilement des **connaissances qui vont immédiatement et vraiment servir**, comme par exemple l'alphabétisation sur le tard ou le rattrapage de calcul d'école primaire dont on aurait été privé quand on avait l'âge de fréquenter l'école.

A diverses reprises déjà (v. [Constats](#), [Mission Impossible](#), [Pièges](#)), j'ai insisté sur l'impérieuse nécessité d'assurer une large diffusion des connaissances scientifiques à propos des affections mentales chroniques. Il faut promouvoir, voire imposer:

le partage indispensable de ces connaissances entre

- **les "neuroscientifiques" qui les recherchent et les découvrent;**
- **les praticiens professionnels de la "santé mentale" qui devraient en tirer les conséquences et les attitudes thérapeutiques qui en découlent;**
- **les vulgarisateurs scientifiques compétents capables de traduire fidèlement au public ce que les chercheurs leur ont expliqué des résultats de leurs recherches, pour mettre leur signification à la portée du plus grand nombre;**
- **le grand public et en priorité les familles des malades, les malades et leurs proches qui pourraient et devraient finalement bénéficier de ces avancées.**

C'est en effet **l'ignorance** très générale de nos actuels acquis scientifiques pourtant importants et très nombreux dans le domaine des neurosciences **qui est une des causes** principales, **responsable** non seulement de la persistance de nombreuses et **inutiles** (*évitables!*) souffrances éprouvées par les malades et leurs familles (**en plus de celles, malheureusement inévitables, infligées directement par la "maladie" elle-même à ses victimes**), mais **l'ignorance responsable** aussi de la survie des superstitions, de l'inertie du politique face à l'accumulation des innombrables difficultés rencontrées pour adapter aux véritables besoins des malades les thérapeutiques et méthodes de soins qui leur conviendraient, **l'ignorance responsable** de l'indifférence, voire de la réticence à multiplier et à mieux doter de moyens les institutions de soins et les lieux de vie où tout à la fois **accueillir** les malades correctement et les **aider** pratiquement et efficacement quand, à elles seules et bien qu'indispensables, les thérapeutiques médicamenteuses ne

suffisent pas (*ce qui est bien trop généralement le cas*).

Les **chercheurs scientifiques** se consacrant à l'étude de la biologie des **circuits et constituants neuronaux des fonctions mentales** (normales aussi bien qu'altérées) du cerveau ne sont pas légion dans notre pays. Leurs rémunérations ne sont pas spécialement attractives et n'encouragent par conséquent que peu l'émergence d'éventuelles vocations. Les moyens matériels d'investigation dont ils disposent dans les universités et autres institutions de recherche qui les hébergent et les emploient ne sont pas non plus vraiment proportionnés à l'ampleur ni aux difficultés de la tâche. Et si les chercheurs ont bien l'habitude de publier leurs recherches dans des revues scientifiques spécialisées, ils n'ont généralement pas reçu une formation adéquate à la communication avec les profanes, et ils ne peuvent prendre eux-mêmes l'initiative ni le temps de l'explication et de la diffusion vers le grand public des résultats de leurs travaux. Les connaissances qu'ils acquièrent, ils ne les partagent principalement qu'avec des collègues dispersés dans le monde entier.

Quant à nos **praticiens "psys" de terrain**, leur rôle n'est bien évidemment pas d'être des chercheurs. En bons praticiens, ils ne font qu'appliquer, chacun à sa façon, ce qu'on leur a enseigné. A la majorité d'entre eux, depuis toujours, on n'a enseigné - bien qu'avec une grande autorité! - que des hypothèses dogmatiques et, par souci de faire simple et bref, on les leur a présentées comme étant des vérités prouvées à ne surtout pas discuter. Si bien qu'ensuite, une majorité d'entre eux ne font que passer leur temps à écouter leurs patients névrosés dans leur cabinet, à **interpréter** leurs fantasmes au gré du dogme reçu et accepté et de leur propre imagination. Au mieux, ils se bornent à faire de la "psychologie intuitive", peut-être valable seulement pour aider ceux qu'on pourrait appeler les personnes **"moralement torturées mais mentalement 'assez' bien-portantes ou 'saines d'esprit' "**, en oubliant délibérément que pareille psychologie qualifiée "de bon sens" ne s'applique plus aux psychotiques, car elle ne leur est plus vraiment ni durablement accessible, le cerveau des psychotiques n'étant plus équipé **"organiquement"** pour leur permettre de s'en souvenir utilement, par conséquent pour se servir correctement des méthodes présumées "éducatives" ou supposées "correctives" qui leur sont proposées.

Les praticiens "psys au quotidien" imaginent et inventent des **"raisons" à la déraison**, ils prêtent aux "troubles" ou "désordres psychiques" des explications fantaisistes souvent surprenantes et parfois totalement surréalistes (*Montaigne aurait dit "des fables"*) pour combler les lacunes de leur savoir et pour, le plus souvent de bonne foi sans doute, [se] dissimuler [à soi-même] et tenter de compenser une ignorance dont ils ne mesurent pas toujours l'étendue réelle ni ne savent, si et lorsqu'ils en sont conscients, si elle est légitime ou non... (*car ils s'en tiennent aux dogmes qu'on leur a enseignés et inculqués d'autorité, qu'ils ne penseraient que très rarement à réexaminer et à remettre en question: en effet, ce serait là une démarche intellectuelle d'esprit critique à laquelle on ne les a habituellement - pour ainsi dire jamais! - que fort peu encouragés et encore moins entraînés pendant leurs études*).

De plus, rares sont ceux qui, parmi ces "psys", ont l'occasion et prennent le temps de lire (*et d'y réfléchir*) les **publications** originales des chercheurs scientifiques (biologistes, neurologues et psychologues des neurosciences cognitives) pour se tenir au courant de leurs travaux, et plus rares encore ceux qui assistent et prennent [*activement*] part à des **congrès de véritables chercheurs scientifiques** (*comme le faisait déjà remarquer, dès 1983 et 1988 le prix Nobel de médecine Peter Medawar - v. les citations dans [Mirage Psy](#) et [Souffrance](#)*), seules occasions où sont présentées les dernières notions nouvelles dont on peut alors librement et sérieusement discuter avec leurs découvreurs.

Les **vulgarisateurs scientifiques** sont des dilettantes des sciences (dont ils ont parfois et pour diverses raisons été forcés d'arrêter en cours de route les études qu'ils en avaient entamées), ou des amateurs éventuellement passionnés et curieux de sciences (aspiration et ambition tout à fait légitimes et respectables) qui, après avoir suivi des cours plus ou moins poussés de journalisme (*soi-disant "spécialisé"*), se reconnaissent entre eux et se cooptent en tant que "journalistes scientifiques" en se regroupant dans des associations professionnelles qui leur assurent une certaine reconnaissance dans le public profane et défendent les intérêts de leur "corporation" face aux journaux et périodiques susceptibles de faire appel à eux. Ils se chargent d'entreprendre, à l'intention du grand public, **la délicate tâche de vulgariser**, c.à.d. de mettre à la portée du grand public tout en les expliquant, les résultats des travaux des chercheurs, de même que de faire connaître les éventuelles justifications "scientifiques" des décisions et mesures politiques qui, en principe, seraient prises et basées sur ces travaux.

Un vulgarisateur scientifique en biologie bien connu et encore très souvent cité en exemple en francophonie était l'écrivain Jean Rostand (1894-1977). De nos jours toutefois, la formation actuelle assez brève et forcément superficielle de "journaliste", à elle seule ne permet plus de dominer (*récolter, assimiler et comprendre!*) l'immensité de la matière à couvrir dans une multiplicité de domaines "scientifiques", aujourd'hui bien plus considérable tant en

étendue qu'en complexité que celle qui était encore à la portée d'un licencié ès sciences comme l'était Jean Rostand à son époque.

En l'absence d'une formation "scientifique" préalable (préparatoire), poussée et spécifique, ou encore sans une longue expérience (*p.ex. s'ils ne sont qu'assez fraîchement émoulus et sortis de leurs écoles*), sans autre savoir scientifique qu'une plutôt vague *teinture* de science acquise en amateurs par la fréquentation systématique et relativement assidue de nombreux scientifiques professionnels, comment ces "journalistes" pourraient-ils avoir acquis et disposer d'un bagage scientifique suffisant pour informer le grand public profane sans jamais eux-mêmes risquer de dénaturer les explications déjà fort simplifiées que les porte-parole de "com" scientifique ne leur auraient que sommairement résumées (*p.ex. dans de rapides conférences de presse à la gloire et sous le contrôle de leur institution de recherche*) ?

Leur formation journalistique initiale à elle seule ne permet pas non plus, même aux porteurs d'un "diplôme" de journaliste dit "spécialisé", de reconnaître, parmi les professionnels de telle ou telle spécialité dite "scientifique", quelles sont les personnalités interrogées par eux qui, expérimentées, sérieuses et crédibles, sont dignes de confiance, et quels sont les personnages qui, quelquefois par contre, bien que parés de titres plus ou moins ronflants et parfois titulaires de prestigieux "diplômes" plus ou moins exotiques voire de temps en temps apocryphes (*ces derniers d'ailleurs souvent décernés par on ne sait trop quelles officines*), ne font que se donner les apparences de scientifiques, mais en fait ne sont peut-être, au mieux que des amateurs autoproclamés, autodidactes plus ou moins "éclairés" voulant se donner de l'importance et du prestige, voire des charlatans ou parfois même pire: de simples escrocs.

La formation générale des journalistes, même de ceux dits "scientifiques", ne leur confère pas non plus automatiquement la capacité de **reconnaître, de choisir ni de formuler les bonnes questions** (*cruciales*) à poser aux scientifiques qu'ils interrogent pour recevoir d'eux les réponses vraiment pertinentes, intéressantes et importantes pour le sujet qu'ils abordent. Cette ignorance éventuelle de leur propre ignorance, cette inconscience, beaucoup de journalistes actuels ne réalisent pas qu'elle avait déjà été dénoncée par Michel de Montaigne au XVI^{ème} siècle! (*est-il nécessaire de rappeler que nous sommes arrivés au XXI^{ème}?*)

Deux exemples me viennent à l'esprit qui, me semble-t-il, illustrent bien les difficultés auxquelles sont confrontés les "journalistes scientifiques" dans l'exercice de leur métier, quand ils se retrouvent face à des "experts" officiels de renom investis de "l'autorité" ou jouissant d'une grande ou prestigieuse "réputation".

Le **premier exemple** est déjà ancien, mais il avait été à ce point médiatisé que nombreux sont ceux qui peuvent s'en souvenir encore aujourd'hui. C'était en 1986, au lendemain de la catastrophe du réacteur nucléaire de Tchernobyl (en Ukraine).

Dans leurs déclarations à la presse, les experts officiels français de l'époque avaient voulu se montrer rassurants pour ne pas créer de panique: ils avaient surtout insisté sur le peu de danger (*pour les Français...*) que pouvait présenter le faible taux de radioactivité consécutif au passage du nuage radioactif qui n'avait, selon eux, qu'effleuré les frontières françaises et ne pouvait que bientôt se disperser pour devenir inoffensif (*sous-entendu: ailleurs et loin de France*).

Je n'ai pas le souvenir qu'à l'occasion des conférences de presse données par les autorités et experts officiels, les journalistes aient demandé quels composés chimiques on retrouvait dans ce nuage, ni quels isotopes à longue durée de "demi-vie" pouvaient en faire partie (*on n'a parlé que d'iode 131, dont la demi-vie n'est que d'à peine huit jours et quelques heures!*); je ne me souviens pas non plus que les journalistes auraient posé la question de savoir si une partie de ces isotopes à demi-vie longue (*dont on ne parlait pas*) ne pouvaient pas quand même être incorporés, se concentrer et persister fort longtemps dans la chaîne des végétaux et des animaux, où ils pouvaient dès lors représenter un véritable danger de contamination de la chaîne alimentaire et, par suite, d'irradiation interne de très longue durée après ingestion. Cela, ç'aurait pourtant été la bonne question... (*ils ne s'en sont rendu compte que plus tard, alors que n'importe quel biologiste aurait pu le leur dire dès ce jour-là...*).

Un **deuxième exemple** plus anecdotique (presque un fait divers très local) bien plus récent a cette fois directement trait aux affections mentales. Ainsi, une de ces fameuses "journées d'étude", consacrée à la dépression ("European Depression Day"), se tenait le 7 octobre 2010 dans le Namurois, à Wépion, traditionnelle capitale wallonne de la fraise (*c'était pour certains l'occasion rêvée de "ramener la leur": voyez [l'affiche](#)*). Comme on peut facilement le déduire de l'affiche annonçant cette fête de la "rationalité scientifique"(?) et d'après les noms de ses participants, une part importante de "l'information" présentée ne pouvait être dévolue qu'aux interprétations psychanalytiques (*très scientifiques et bien prouvées, sans doute?*) du "mal-être psychologique" et de "la dépression", ainsi qu'aux

sentiments de honte et de culpabilité dont nos psychanalystes se plaisent à entourer ces affections et à y insister longuement (*et pour mieux prétendre en débarrasser les victimes, mais ensuite seulement!*).

Par bonheur, n'en ayant pas été prévenu, j'ai eu la chance de sécher par "impartiale ignorance" cette importante manifestation; par conséquent, cela m'a épargné, tout à la fois de devoir moi-même me reprocher ma défection et, surtout, cela m'a permis de ne pas subir les exposés à coup sûr tant instructifs qu'édifiants des très savants orateurs "psys" qui y ont successivement pris la parole. Heureusement pour les absents comme moi (bien qu'ils aient, paraît-il, toujours tort) mais malheureusement pour elle, une "journaliste scientifique" (C.M.) y a assisté et s'est soumise à l'obligation professionnelle de rendre compte de ce qu'elle en avait [*peut-être*] retenu et [*peut-être*] cru comprendre [?] en rédigeant un article paru dans le n° 2112 du 19 octobre 2010 de l'hebdomadaire belge "Le Journal du médecin" (p.24, sous le titre (*choisi par elle?*) on ne peut plus sibyllin de **"Entre génétique et transmission..."**).

L'auteur[e] de l'article nous dit que la **"journée d'étude sur la dépression"** a été organisée **"sous l'angle des sentiments de culpabilité et de honte..."** (sic). Et d'ensuite allègrement amalgamer mal-être des "worried well" et véritable dépression psychiatrique (d'ailleurs sans aucune distinction entre dépression majeure unipolaire et dépression bipolaire), tout en insistant lourdement sur la honte qui toujours accompagne "la dépression", du moins d'après ce que la journaliste semble avoir compris des explications psychanalytiques fournies. Elle nous rapporte que **"...la honte ne touche pas uniquement le dépressif, mais aussi son entourage..."**. Il y aurait à cette dépression **"un conflit sous-jacent dont on ne parle pas"** (et, comme de bien entendu, le "conflit" supposé, bien que seulement imaginé est néanmoins insinué et peut-être invoqué[?], il n'est pourtant jamais explicité et encore moins démontré!).

On sait fort bien aujourd'hui que la honte (indicible!) sur laquelle on s'appesantit ici avec tant de complaisance, elle est le fait de l'entourage et du grand public en général: ce sont ceux qui, par ignorance, jugent les malades d'après l'interprétation qu'ils font des causes de leurs comportements, qui en ont honte et tentent d'endoctriner les malades, de leur "faire honte" pour qu'ils se comportent comme on l'attend d'eux (c'est un procédé utilisé depuis toujours, par ignorance, par de nombreuses familles et aussi par des éducateurs! voyez [Coups de Sang](#)). La honte et la culpabilité ne sont pas le fait des malades eux-mêmes: on les leur inculque. Et ce sont précisément les professionnels qui, pendant des décennies, ont encouragé ces interprétations et cette réprobation, stupides quand il s'agit de **malades**. Il faudrait quand même une bonne fois pour toutes admettre qu'il n'existe pas de "maladies honteuses". C'est en instruisant réellement le public et les familles que les professionnels pourraient enfin supprimer cette honte qu'ils prétendent dénoncer (***mais le veulent-ils vraiment? Est-ce donc ce qu'ils font lors de pareilles "journées d'étude?"***) La "journaliste" elle-même se pose une question qui nous donne un aperçu de son niveau de réflexion: **"Mais cette honte se justifie-t-elle, au vu des connaissances scientifiques actuelles sur la dépression?"** (sic). Comme si les sentiments et les émotions avaient besoin d'une justification rationnelle! Celle-ci, quelle qu'elle soit, ne vient jamais qu'**a posteriori**, les émotions viennent d'abord (encore faut-il le savoir...)

Cet article montre bien à quel point un (une) journaliste ("scientifique") peut éprouver des difficultés à maîtriser pareil sujet, et tout particulièrement quand ce sujet est simultanément abordé par des sociologues, des psychologues nourris de psychanalyse, tous faisant surtout de la littérature à l'intention de crédules plutôt ignorants, ou par des psychiatres s'essayant maladroitement à évoquer la génétique des affections mentales, mais pour ne la rendre qu'incompréhensible à leur auditoire qui n'y connaît manifestement rien et qui ne peut en retenir et conclure que **"L'espoir a donc été mis sur les découvertes génétiques, mais il a bien vite été déçu..."** (sic; ce qui, soit dit en passant, est totalement inexact).

Pour faire "scientifique", on lance des mots sur le papier: on parle de "linkage" et on croit expliquer ce terme en disant que c'est la "liaison génétique", ce qui, ne voulant rien dire, n'explique rien de plus. On nous dit que **"il ne faut pas croire que les maladies psychiatriques sont à 100% génétiques..."**, ce qui n'est qu'une énorme absurdité qui trahit l'incompréhension du sujet traité et l'ignorance de celui qui la profère.

C'est le même besoin de "faire scientifique" qui fait écrire: **"On y a vu [par imagerie cérébrale - Ndlr] des modifications de l'expression des régions impliquées dans la neurotransmission."** (sic): l'exemple parfait de phrase dépourvue de sens qui montre bien que celui (celle) qui l'a écrite n'a rien compris à ce qu'il/elle a écouté. J'aurais encore pu citer plusieurs autres exemples d'incompréhension par ignorance du sujet. Mais à quoi bon? Ce qui toutefois est plus inquiétant encore, c'est que des articles comme celui-là ne sont destinés qu'à un public de médecins. Et pareille lecture ne leur apprend strictement rien sauf, peut-être, que nos professionnels belges de la "santé mentale" n'ont guère fait de progrès ces derniers temps...